Ami du Clergé du 14 août 1947

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Instructions du Dimanche. — XLVI. *15e Dimanche après la Pentecôte :* Résurrection du fils de la veuve de Naïm, 297.
Pour la Nativité de la Sainte Vierge. — Marie cause de notre joie, 298.
La sanctification de la journée. — V. Les moyens *(suite) :* Le devoir d'état pour Dieu, 300.
Causeries liturgiques. — XV. Les grandes fêtes de l'Eglise après la Pentecôte : II. Fête du Sacré-Cœur, 1. Histoire, 302.
Allocutions de mariage. — II. Grandeur et devoirs du mariage chrétien, 302.
Brèves conférences sur l'Histoire de l'Eglise. — XIX. Persécution d'Hérode et arrestation de S. Pierre, 304.

INSTRUCTIONS DU DIMANCHE

XLVI

15e dimanche après la Pentecôte

RÉSURRECTION DU FILS DE LA VEUVE DE NAÏM

Mes frères,

Quelle scène que celle à laquelle nous fait assister l'évangile d'aujourd'hui ! Dans une petite ville de Galilée, en face d'un concours de peuple extraordinaire, après d'autres miracles qui avaient fixé sa renommée et multiplié chez ses contemporains le désir de le voir et de l'entendre, N.-S. va opérer un prodige devant lequel nous sommes muets d'admiration et de gratitude. Essayons de revivre cette scène; elle est à la fois : *touchante* et *instructive*.

I. — *Scène touchante*

A une trentaine de kilomètres de Capharnaüm, bâtie sur le versant septentrional du Petit Hermon et contemplant à ses pieds la vaste et fertile plaine d'Esdrelon, en face du Mont Thabor se dressait une riante bourgade, qu'on appelait Naïm, c'est-à-dire « la Belle », la « Gracieuse », accumulation de détails qui feront ressortir davantage le contraste de la scène à laquelle nous allons assister.

En effet au moment où Jésus, revenant de Capharnaüm, témoin la veille de la guérison du fils du centurion, s'apprêtait à entrer dans la ville et pour cela gravissait la pente qui y mène, tout près de la porte en maçonnerie dont étaient munies la plupart des localités palestiniennes un autre cortège, lugubre celui-là, la franchissait en sens contraire. Lui, Jésus entrait ; les autres sortaient, mais non pas seuls. Ils conduisaient au cimetière, situé, selon la coutume juive, à quelque distance des habitations, en dehors de la ville, un jeune homme mort à la fleur de l'âge, fils unique, qui laissait une mère veuve et désormais sans appui, sans espoir et sans joie. Douleur incommensurable et à laquelle rien ne saurait se comparer, douleur navrante qui est signalée dans la Bible, et même chez les païens, comme l'image du malheur porté à son comble. Aussi la plupart des habitants de la bourgade avaient tenu à assister aux funérailles. Leur présence était providentielle, ainsi que celle qui escortait le Maître ; cette double affluence allait multiplier les témoins du miracle.

Les Rabbins à qui n'avait échappé aucune des possibilités de la vie, et qui prétendait les réglementer avaient établi qu'au cas où se produirait la rencontre de deux cortèges de ce genre les vivants devaient s'effacer devant le mort, ou mieux se joindre à lui pour l'accompagner jusqu'au cimetière. Jésus va faire plus. A la vue de cette mère désolée, au moment où elle passait près de lui, en avant de la bière et derrière les pleureuses à gage, il lui dit avec douceur : « Ne pleure pas. »

Comme ce mot est touchant ! Ainsi ce n'est pas la mère qui la première s'est adressée au Sauveur. C'est lui, le Sauveur qui engage la conversation. Et avec quel mot !

Il n'eût été qu'une consolation banale, s'il n'avait renfermé en ses syllabes plus d'encouragement que n'en contiennent d'habitude nos pauvres mots humains. Mais Jésus ne parle jamais en vain. La douleur de cette mère lui faisait mal. Il lui tardait de la consoler. Aussi avant de faire disparaître la cause de son chagrin par le miracle qui va lui rendre son fils, il l'adoucit par une parole pénétrante.

« Ne pleure pas, » dit-il. Et cela voulait dire : « Je suis là. J'ai tout vu, j'ai suivi la maladie, l'agonie, la mort ; j'ai entendu ta prière. Et je suis venu. »

Voilà comme il nous aime, comme il aime surtout ceux qui pleurent. Bienheureux ceux-là : « *Beati qui lugent !* » On croit le cœur de Dieu insensible parce qu'il se tait, fermé, parce qu'il se fait attendre. Il est tout grand ouvert pour recevoir nos chagrins et les consoler. Pourquoi nous étonner ? Au fond « nos deuils », sont d'abord « ses deuils » puisqu'il nous avait créés pour le bonheur et que c'est nous qui avons saccagé son plan.

Aussi voyez son geste. Il se penche ; il met la main sur le cercueil, sur la mort qui avait défiguré sa pauvre créature. Il a hâte de devancer l'heure de la résurrection, qu'il attend plus que nous, et où il refera pour l'éternité, et sans que le péché puisse désormais s'y opposer, l'œuvre qui béatifiera toute la création.

Et c'était si saisissant ce geste, que les porteurs s'arrêtèrent... ; comme vous feriez bien de vous arrêter vous-mêmes avec compassion auprès des plaies corporelles ou des morts spirituelles que la Providence place sur votre chemin !

Ceux-ci s'arrêtent. Il s'approche de la bière ouverte, peu profonde sur laquelle était étendu, à la façon orientale, le défunt enveloppé dans un linceul et la tête découverte. Alors s'adressant au mort il prononça ces mots : « Jeune homme, lève-toi. » Celui-ci se dressa et se mit à parler. Alors, dit l'Evangile, Jésus le prend par la main, l'aide à se lever et le rend à sa mère. « Il le rend à sa mère ! » Il y a tout un monde de tendresse et de délicatesse dans ce geste.

Le jeune homme était ressuscité. Jésus n'avait plus rien à dire, rien à faire. Il pouvait se retirer ; il reste encore parce que son cœur lui a fait trouver un procédé qui multiplie la valeur de son intervention divine.

Après avoir arraché l'enfant à la mort, il le dépose vivant dans les bras de sa mère rayonnante, semblant lui dire : « Vous voyez, c'est pour vous que

je suis venu, pour vous que j'ai fait ce miracle. »

Vraiment il a des attentions exquises. Comme il sait adoucir toutes nos peines ! Ah ! si nous savions nous confier à lui !

II. — *Scène instructive*

Une grande leçon se dégage de ce spectacle. Pour le peuple *témoin* de ce prodige. Il ne s'y trompe point. Après l'effroi que produit naturellement la vue d'un cadavre qui revient à la vie, là, sous leurs yeux, des sentiments plus nobles se font jour : « Un grand prophète s'est levé parmi nous et Dieu a visité son peuple. » Depuis cinq siècles aucun prophète ne leur avait parlé au nom de Dieu alors qu'autrefois ils le faisaient si souvent. Ce silence était la réponse divine à leurs révoltes, silence qui dépasse parfois en rigueur les manifestations extérieures de sa justice. N'avons-nous pas nous-mêmes, ces années dernières, souffert peut-être davantage de l'apparente insensibilité de Dieu que du châtiment que nous avons mérité ?

Mais voici que de nouveau il a parlé, semblent-ils dire avec joie, et son langage toujours conforme à lui-même nous montre, *à nous aussi :*

1° Qu'il est sensible aux sentiments qui honorent l'humanité. La sympathie pour le malheur d'autrui, condamnation de l'égoïsme repoussant, il lui appartenait de la réapprendre au monde. Comme nous le bénissons de l'émotion ressentie par lui là-bas aux portes de la ville de Naïm !

2° Il nous apprend aussi que si la sympathie va directement à la souffrance d'autrui, elle doit aller plus loin et chercher dans sa cause l'objet direct de sa réprobation.

La mort corporelle ; évidemment elle produit en nous l'effroi. Mais la mort spirituelle, qui en dira l'horreur ? Pourtant si nos yeux pouvaient sonder l'invisible, que de morts de ce genre nous verrions au milieu de nous !

Voilà en somme le vrai drame, le « seul drame du monde » et qui produit tous les autres. Heureuses les âmes qui savent en percevoir la grandeur et s'extasier aussi sur les résurrections spirituelles que Jésus continue à multiplier.

3° C'est pourquoi avec lui le désespoir n'est jamais de circonstance. Il faut garder confiance jusqu'au bout. Car il a ses heures — c'est bien légitime. — Il faut savoir les attendre patiemment, sûrement, généreusement.

Peut-être nos découragements sont-ils souvent la cause de son silence et de son impuissance à nous secourir. Quand il se dispose à le faire, l'espoir a déjà quitté nos cœurs. Il n'a plus le temps de répandre ses bienfaits.

Sans doute il ne passe plus près de nos morts pour leur rendre la vie d'ici-bas. Mais qu'importe pourvu que nous soyons sûrs — et nous le sommes — d'une résurrection dans l'au-delà, méritée par son sacrifice ? La mort n'en devient-elle pas moins austère ?

Aussi, voyez, pour lui la mort n'est jamais qu'un sommeil. « Elle n'est point morte, elle dort ». Ainsi s'exprimera-t-il dans une autre circonstance semblable à celle-ci. Un sommeil dont sa voix puissante nous éveillera toujours. Et la mort spirituelle qu'évoque sans cesse en son âme la vue d'un cadavre ne résiste pas non plus à sa parole qui pardonne.

Alors pourquoi nous désoler ?

* *

Enfin — car il faut tout dire — le geste touchant qui rend l'enfant à sa mère et qui termine cette scène dut être pour lui pourvu d'un caractère sacré. Il apercevait dans le lointain une veuve qui après avoir conduit son fils unique au sacrifice suprême l'ensevelirait de ses propres mains sans avoir comme celle-ci l'immense joie de le voir rayonnant de la santé recouvrée.

Il avait donc là sous les yeux, à Naïm, le drame que devait vivre un jour sa Mère tendrement aimée et que vivraient au cours des siècles les multitudes de cœurs maternels affligés comme celui-ci. Et dans son cœur à lui montait, comme un sanglot immense, la plainte déchirante commencée à sa naissance, quand les mères des SS. Innocents refusaient toute consolation, puisque leurs petits enfants n'étaient plus.

Il voyait enfin l'immense cortège de toutes les âmes privées de la vie divine par le péché, et pour lesquelles la Vierge, Mère et Refuge des pécheurs intercèderait près de lui, insistant aussi près d'eux pour arracher à leurs lèvres « à l'heure de la mort » la parole de repentir qui ouvre le ciel.

Et tout cela faisait en son âme un concert béni dont il remerciait son Père. Ainsi soit-il.

POUR LA NATIVITE DE MARIE
(8 septembre)

MARIE, CAUSE DE NOTRE JOIE

Mes frères,

L'office de ce jour, après avoir chanté la gloire de cette enfant obscure qui vient de naître à la vie, termine sa louange, dans l'antienne exultante du *Magnificat* des secondes vêpres, par ces mots : « Votre Nativité, ô Vierge Mère de Dieu, c'est l'annonce de la joie pour le monde entier ! » Et les Litanies de Lorette, si populaires, rendent le même écho, quand elles saluent en Marie la « cause de notre joie ».

Le monde, qui confond trop souvent la joie et le plaisir, ignorera à jamais quel prodige de beauté le ciel a confié à la terre et ne saura jamais apprécier le bienfait d'une pureté dont il méconnaît les splendeurs et la délicatesse.

Pour nous, chrétiens, au seuil de cette fête intime, purifions nos âmes, afin de les rendre capables de mesurer, malgré notre faiblesse, le bienfait divin et renvoyons à Marie, en hymne d'actions de grâces, toute la joie qu'elle est venue apporter à la terre. Cette joie, le ciel seul la connaît, alors que le monde l'ignore ; nous, enseignés par la foi, efforçons-nous d'en mieux pénétrer les raisons.

I. — *Le ciel seul sait*

De toute éternité Dieu savait qu'il créerait l'homme et que son œuvre serait compromise par le péché d'Adam et d'Eve. Mais dans le plan divin, le Fils de Dieu prendrait un corps et une âme semblables aux nôtres pour refaire, plus belle encore, l'œuvre du Créateur. Pour entrer pleinement dans la condition humaine, Jésus naîtrait d'une femme comme tous ses frères en humanité, mais d'une femme qui porterait dans sa maternité l'auréole unique de la virginité : l'Esprit-Saint interviendrait pour que la conception de l'Enfant-Dieu fut vraiment divine, en dehors des contingences ordinaires, et que sa naissance dans la chair humaine devînt la preuve indubitable de sa divinité.

Mais le plan divin s'appliquant au Fils embrassait nécessairement la mère : comment admettre un seul instant pour la présence corporelle de Dieu un temple qui fût indigne d'elle ? C'est pourquoi Marie avait été exemptée des souillures de la faute originelle et en avait été lavée par avance en prévision des mérites de son Fils qui devait racheter l'humanité coupable. Ainsi donc l'âme humaine de Marie, sortie des mains de Dieu, devait-elle déjà égaler en beauté celle de la première Eve.

Mais Eve n'était pas appelée à devenir la mère de Dieu ; aussi l'âme de Marie fut-elle plus belle encore. Dieu en fit son miroir, en l'enrichissant d'une plénitude de grâce telle que jamais aucun être n'en connaîtrait de semblable. Ces simples mots : « *pleine de grâce* », nous servent à exprimer la réalité de cette merveille, bien que nous employions là des termes dont l'exactitude et la profondeur nous échappent, parce qu'il nous est impossible de parler comme il convient de la vie de Dieu.

Cette beauté, le ciel la connaît quand Marie vient au monde et toute la cour céleste se penche avec vénération vers le berceau où l'on a déposé la petite Marie. Le Verbe divin, qui ne s'est pas encore incarné, salue celle qui sera sa mère et l'Esprit-Saint poursuit déjà son œuvre dans cette enfant privilégiée qui deviendra un jour son épouse.

Et si Dieu, après chaque étape de la création, put dire, au témoignage de l'écrivain sacré, que « son œuvre était bonne », comment, au jour de la naissance de Marie, aurait-il pu s'exprimer autrement ?

Oui, mon Dieu, votre œuvre est bonne, car non seulement elle tournera à votre gloire, parce que cette enfant sera pour l'humanité un modèle incomparable d'amour et de soumission totale à votre Volonté, mais encore parce que vous l'avez associée à l'œuvre rédemptrice de votre Fils et que par lui elle deviendra la mère du genre humain. Au monde pécheur, pour qui le ciel était fermé, elle rendra l'espérance : bien plus, c'est elle-même qui symbolisera cette espérance et cette joie qu'elle apporte aujourd'hui au monde. Soyez béni, mon Dieu, de nous avoir donné Marie, vous qui saviez le cadeau divin que vous faisiez à la terre.

II. — *Le monde ignore*

La beauté de Marie enfant est un secret du ciel : comment pourrait-il être autrement ?

C'est une enfant comme les autres, apparemment, qui vient de naître, un tout petit être fragile encore qui s'agite et pleure dans le berceau où on l'a déposée. Les regards qui se posent sur elle ne peuvent pressentir la merveille divine qui se cache sous ces apparences frêles, ni surtout deviner quelle cause immense de joie sera pour le monde entier celle que la terre appelle Marie et que le ciel salue du nom unique d'Immaculée et de pleine de grâce.

Anne, sa mère, la tient en ses bras, l'allaite et sourit en voyant cette enfant que le ciel envoie tardivement à ses prières longtemps inexaucées. Elle la berce avec tout l'amour passionné d'une mère, avec plus d'affection peut-être, puisqu'elle l'a désirée et attendue si longtemps. Mais comme elle sait les choses divines, ne s'est-elle pas posée la même question que les parents et amis de Jean-Baptiste : « Que sera cette enfant ? » Et si les voiles de l'avenir demeurent fermés sur son horizon immédiat, elle n'en bénit pas moins Dieu, avec tous les élans d'action de grâces dont son cœur est capable, pour ce don ineffable qu'il lui a fait.

Joachim, le père, demeure dans l'ombre et l'ignorance, lui aussi. Voyant en tout la main de Dieu, il ne peut qu'adresser au ciel l'expression de sa joie et de sa fierté. Il admire cette petite fille, objet de tous les vœux de sa longue existence, et voudrait chanter tout haut un bonheur que la pudeur lui fait garder secret. S'il avait pu savoir le trésor que le Seigneur lui avait confié, son cœur aurait-il pu supporter une telle joie ?

Quant aux invités, ils apportent des compliments aux époux, car en Israël la stérilité était une tare qui pesait sur les conjoints, et félicitent ceux-ci de voir leurs vœux exaucés. Ils admirent la beauté charmante de l'enfant et leur allégresse emplit la maison.

C'est si bon et si rare, la joie, qu'on devrait s'en contenter ! Mais nous qui savons, nous sommes tentés de crier, malgré la distance des siècles et des mers : « Comment n'avez-vous rien deviné ? Heureux mortels, qui avez contemplé de vos yeux de chair, et peut-être tenu dans vos bras, cette petite Marie, qui va être bien avant et bien plus que Thérèse de l'Enfant-Jésus « l'enfant chérie du genre humain », avant de devenir sa mère au pied de la croix, comme on doit vous envier d'un bonheur dont vous ne connaissiez cependant pas toute l'exquise profondeur ! »

Et cependant pas un d'entre eux ne savait ce que nous savons, ce qui cause aujourd'hui notre joie.

III. — *Nous savons par la foi*

Combien de fois n'avons-nous pas désiré vivre au temps de Marie et de Jésus, être seulement leur voisin ou leur ami, pouvoir remplir nos yeux humains de cette vision céleste !

Gardons-nous cependant de ces élans quelque peu sentimentaux, car, en y réfléchissant, nous voyons bien que notre conduite n'eût pas différé de celle des contemporains de la Sainte Famille, car pas plus qu'eux nous n'aurions pu percer le mystère dont s'entourait volontairement l'existence de Marie et de Jésus.

En vérité la foi éclairée qui est la nôtre est supérieure à la vision qui ignore, et nos dix-neuf siècles de christianisme nous donnent une supériorité incontestable sur les habitants de Nazareth. Pour nous Jésus est tout autre chose que le fils du charpentier et Marie autre chose que la jeune épouse de Joseph ! Elle est la mère de Jésus, la co-rédemptrice du genre humain, notre mère du ciel, et par conséquent la cause d'une joie qui commence dans le temps, avec notre baptême, pour s'épanouir à l'heure de Dieu dans les splendeurs de l'éternité.

Oui, cette toute petite enfant encore muette, elle portera un jour dans son sein virginal un secret d'amour divin qui fera exulter les anges. Dieu enverra jusqu'à elle un des princes de sa cour pour lui annoncer la plus grande nouvelle que la terre ait jamais connue, et par le mystère de l'action aimante de l'Esprit-Saint, ce qui est impossible à l'homme sera possible à Dieu. De Marie naîtra Jésus, dans le calme d'une nuit de décembre, loin des soins diligents qu'avait reçus à sa naissance celle que nous chantons en ce jour. Et puis, pendant les longues années de la vie obscure de Nazareth, Marie conservera en elle, au

plus profond, le secret de sa joie, attendant pour le révéler l'heure inconnue de la volonté divine. Le jour viendra où elle verra partir Jésus, et son cœur maternel se serrera d'angoisse à la pensée des souffrances et des opprobres qui l'attendent et qui rejailliront silencieusement sur elle.

Car elle aime son divin Fils totalement, elle épouse sa cause jusque dans les fibres les plus intimes de son être. Jamais mère souffrante ne saura dans son cœur déchiré le sens complet du mot compassion comme elle, car elle n'est pas de celles qui disent qu'elles donnent tout, quitte à se reprendre en détail. Sa déclaration à ce sujet, c'est l'*ecce ancilla Domini*, elle n'en voudra pas d'autre, pas même au pied de la croix, parce que sa première déclaration d'amour effectif contenait tout et qu'elle ne s'était jamais reprise.

Et comment, devant le berceau de Marie, ne pas nous rappeler avec émotion que cette enfant, dont nous commémorons la naissance, devait devenir notre mère ? Avec quelle délicatesse filiale ne nous penchons-nous pas sur les portraits de nos mamans quand elles étaient bébés ou petites filles ; nous y cherchons les traits que nous connaissons si bien et que notre mémoire fugitive laisse échapper si facilement, lorsque la mort a fermé ces yeux qui nous étaient incomparablement chers !

Ayons aujourd'hui les mêmes sentiments de fierté filiale et de reconnaissance, non pas pour nous pencher sur un portrait de Marie, nous n'en possédons pas, et même si nous avions eu comme Bernadette le bonheur de la voir, nous serions aussi incapables qu'elle d'en décrire la beauté. Son vrai portrait, il est dans notre cœur, dans nos rêves de beauté, dans tout ce que l'humanité priante a produit en fait de splendeur, dans les portraits de Fra Angelico, de Van der Weyden ou de Maurice Denis, dans tous les efforts admirables des artistes pour dépasser l'humanité.

Mais dans l'incapacité où nous sommes de restituer le vrai portrait humain de notre Mère du ciel, nous le retrouvons, ce portrait, dans le regard des âmes limpides qui sont comme elle le miroir de la grâce divine, avec toute la distance qui sépare la plus belle âme de saint ou de sainte, de la Vierge Marie.

Pouvons-nous penser à elle sans joie, quand notre âme est en paix, ou sans consolation intime, lorsque la douleur physique ou morale nous brise le corps ou le cœur ? Sa pensée est déjà une douceur et un baume, et quand la foi nous chante les raisons de nous réjouir, alors notre âme se laisse aller à l'allégresse et sur nos lèvres passent les accents du *Magnificat*.

* *

« Votre Nativité, ô Vierge Mère de Dieu, c'est l'annonce de la joie pour le monde entier ». Et nous savons, nous chrétiens, que cette joie ne finira pas, si nous restons les fils aimants de notre Mère du ciel. Un jour viendra où nos yeux se fermeront à la lumière souvent brumeuse de la vie pour s'ouvrir aux clartés resplendissantes de l'éternité. Et nous aurons le bonheur de contempler, tout près du trône de Dieu, dans le rayonnement de sa gloire, celle qui partagera et accroîtra notre joie éternelle, après avoir été celle de notre vie terrestre. Ainsi soit-il.

M. L.

LA SANCTIFICATION DE LA JOURNEE

Les moyens *(suite)*

V

LE DEVOIR D'ÉTAT POUR DIEU

« Soit que vous mangiez, soit que vous buviez ou que vous fassiez quelque autre chose, faites tout pour la gloire de Dieu », dit S. Paul : voilà nettement tracé notre devoir.

Commençons par une remarque préliminaire sans entrer aujourd'hui dans le vif de ce sujet. « Soit que vous fassiez quelque autre chose » : cela condamne la paresse et l'oisiveté ; cela signifie que nous devons avoir des actions à offrir à Dieu, donc être occupés.

Dieu hait l'oisiveté. Personne n'a le droit de ne rien faire. L'homme est sur la terre pour travailler. Ce fut l'ordre de Dieu dès le commencement : l'ordre, c'est-à-dire le commandement donné à l'homme et aussi le plan divin imposé au monde. Relisons la Parabole des talents : pourquoi le maître, à son retour, chasse-t-il le serviteur négligent ? Simplement parce qu'il avait enfoui dans la terre le talent qui lui était confié, au lieu de le faire valoir ; parce qu'il n'avait rien fait ! Et entendons S. Paul : « Celui qui ne travaille pas, qu'il ne mange pas non plus ! » Si Jésus a voulu que nous mettions notre confiance dans le Père qui est dans les cieux, en lui disant, chaque matin : « Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien », il n'a pas entendu nous faire oublier la sentence formelle : « Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front ». Nous ne demandons pas à Dieu de nous nourrir sans rien faire, mais bien que nous puissions vivre de nos œuvres.

Ne nous y trompons pas, cependant, toute occupation n'est pas, considérée du point de vue chrétien, un *travail*. Il ne s'agit pas de tuer le temps en attendant de s'étendre pour dormir : il s'agit de le bien remplir d'œuvres utiles à soi-même et à la collectivité.

Faire des riens est aussi condamnable que de ne rien faire. Il n'est pas nécessaire de réfléchir longuement pour s'apercevoir que chacun, ici-bas, profite du labeur de tous et doit, par conséquent, rendre à la société ce qu'il en a reçu. Ceux qui ne songent qu'à des futilités, à des amusements, à des plaisirs vains — et souvent coupables — sont les parasites de l'humanité.

Remplissons donc nos journées utilement.

« Faites tout pour la gloire de Dieu. » Quoi que nous fassions, voici la règle spirituelle : rien pour le monde, tout pour Dieu ; rien pour nous-mêmes, tout pour Dieu !

Nous en avons bien compris la raison profonde : nous sommes les serviteurs de Dieu. De lui, tout nous vient : à lui, tout doit finalement aller. Même quand nous travaillons pour autrui, même quand nous travaillons pour nous. Au delà du prochain, au-dessus de nous, voyons le Souverain de toutes choses.

C'est ici que prennent leur valeur nos actions les plus humbles. Comment n'auraient-elles pas un prix considérable, si nous les rapportons à Dieu ; si, de la sorte, et de notre part, elles deviennent la propriété de Dieu ?

* *

Quand mourut Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus, on se demandait ce qu'on allait pouvoir écrire dans la

notice qu'il fallait, selon la coutume du Carmel, lui consacrer : sa vie avait été tellement simple ! C'était vrai humainement ; mais prenait-on assez garde qu'elle n'avait jamais cessé de marcher vers la sainteté, par le chemin, par le sentier si l'on veut, des petites actions : aussi près de Dieu lorsque, par exemple, elle était à la lessive que quand elle s'abîmait en adoration devant le Tabernacle.

Et Ste Bernadette, que ses supérieures qualifiaient de « bonne à rien » ! Elle était bien agréable à Dieu quand, à genoux, elle égrenait son chapelet devant sa chère Grotte ; mais aussi, et tout autant, quand, sacristine, elle balayait la chapelle de Saint-Gildard ou que, infirmière, elle préparait des tisanes.

Après avoir vécu trente et un an au sein de sa famille, dans le pays de Bavière, Jean Birnorfer entrait comme convers chez les Capucins d'Altœtting. Dans le monde, il cultivait la terre ; dans le cloître, il remplira les humbles fonctions de concierge. A sa mort, en 1894, tout le monde le regardera comme un saint. Tellement que l'Eglise, en mai 1934, lui décernait les honneurs de la canonisation, et que nous pouvons dire désormais : « Saint Conrad de Parzham, priez pour nous ».

Et ce Matthieu Talbot, dont la renommée, d'abord en Irlande, et puis dans tout le monde, ne cesse de grandir, qu'était-il ? Un simple ouvrier de Dublin.

Ces belles âmes se sont sanctifiées dans la piété, sans doute, mais aussi dans l'accomplissement de leur devoir d'état, quel qu'il fût. Non seulement le devoir d'état n'était pas un obstacle à leur sanctification, mais il y contribuait, parce qu'elles en faisaient le complément de sa piété, — mieux et plus justement : un exercice de piété !

Ces serviteurs de Dieu — on a raison d'appeler ainsi les saints — demeuraient sans cesse « en service », à l'exemple de notre bon S. Joseph. Comment ne pas le citer en la circonstance ? En est-il qui, mieux que lui, au même degré que lui, se soient livrés à leurs modestes occupations quotidiennes, sous le regard de Dieu, pour Dieu ?

Si on le considérait sous cet angle toujours, on ne mésestimerait pas, comme on est trop tenté de le faire, le devoir d'état, fût-ce celui d'une ménagère qui n'a qu'à coudre, faire la lessive, la cuisine : c'est à cela que se ramenait la vie quotidienne de la Vierge Marie. Encore bien moins ne le repousserait-on pas !

Comme on comprend que le Curé d'Ars ait d'abord prêché l'accomplissement du devoir d'état ! Ne reprochait-il pas à une mère de famille de s'attarder à l'église, « tandis que ses enfants pleuraient au berceau, que son mari s'impatientait devant le foyer éteint où il aurait dû trouver sa soupe fumante » !

Le devoir d'état dans ses moindres détails, c'est la vocation particulière, par quoi le bon Dieu appelle chacun de nous au ciel.

* *

Alors, dans la pratique, comment faire ?

D'abord, offrir ses actions à Dieu. Commençons nos journées en élevant nos regards vers lui. Gardons toute notre vie, et pour tous les matins, cette habitude qu'on nous fit prendre en notre enfance de dire, dès notre réveil : « O mon Dieu, je vous donne mon cœur et je vous offre ma journée ! » Puis venu le moment de la prière, récitons sérieusement, consciencieusement, avec le cœur beaucoup plus qu'avec les lèvres, la formule si compacte : « Mon Dieu, c'est encore par un effet de votre bonté que je vois ce jour. Je vous en consacre toutes les pensées, les paroles, les actions et les peines ».

Un pieux solitaire, avant chaque action, regardait le ciel. On s'en étonnait devant lui. « J'ajuste mon coup, expliqua-t-il, afin de ne pas le manquer. »

C'était bien la conduite du général de Sonis : « Je mets toujours le cap de mon navire sur le bon Dieu ; quels que soient les vents, favorables ou contraires, je maintiens ma direction ».

* *

Offrons nos actions à Dieu. Et renouvelons souvent l'offrande.

Puis, faisons-les avec pureté d'intention, c'est-à-dire non pas pour nous, pour notre plaisir ou notre satisfaction personnelle, encore moins pour le contentement de notre orgueil ou de notre vanité, mais pour Dieu. Ecoutons le saint Curé d'Ars : « Je pense qu'il y aura peu de bonnes œuvres récompensées, parce qu'au lieu de les faire par amour pour Dieu, nous les faisons par habitude, par routine, par amour de nous-mêmes. Que c'est dommage ! »

Non pas qu'il nous soit défendu de trouver du plaisir dans l'accomplissement de notre devoir. Le devoir est austère, de sa nature, et les petites joies qu'on y rencontre viennent de la bonté de Dieu, pour nous le rendre moins amer. Mais ne nous arrêtons pas à ce plaisir : offrons-le à Dieu avec la peine et le labeur... Un jeune collégien, qui devait devenir, au siècle dernier, un des plus grands évêques de France, écrivait : « J'étudierai la philosophie, qui est de mon goût, par amour de Dieu ». Voilà la bonne manière. C'est le sens qu'il convient de donner à la suite de notre formule de tout à l'heure : « Je vous consacre toutes les pensées, les paroles, les actions et les peines de cette journée. Bénissez-les, Seigneur, afin qu'il n'y en ait aucune qui ne soit animée de votre amour et qui ne tende à votre plus grande gloire ».

Si nous agissons ainsi, comme nos actions seront bonnes ! D'abord, parce que nous ne voudrons pas, en notre âme et conscience, que Dieu reconnaisse, dans notre journée, dont nous lui aurons fait hommage, des actions mauvaises... Ensuite, les ayant offertes à Dieu, les accomplissant pour Dieu, nous leur donnerons toute la perfection possible. A Dieu, pas de présent frelaté... Prenons pour nous le conseil de S. Bernard à ses religieux : « Appliquez-vous avec le plus grand soin à faire bien toute chose. Dieu ne récompense pas le verbe, mais l'adverbe : le verbe *faire* lui importe peu, si l'adverbe *bien* ne s'y trouve pas ».

S. Ignace de Loyola rencontrait, un jour, un Frère qui balayait vaille que vaille les couloirs. Il lui demanda : « Pour qui travaillez-vous ? — Mais pour la plus grande gloire de Dieu ! » (c'est la formule consacrée dans la Compagnie de Jésus). Le saint Fondateur reprit : « Si vous travailliez pour le Frère Ignace, je n'aurais pas à blâmer votre nonchalance, car le Frère Ignace est un misérable pécheur, et, comme tel, il ne saurait s'attendre à recevoir un service parfait. Mais puisque vous travaillez pour Dieu, qui est l'Infini, j'ai le droit de vous reprocher avec force la mauvaise qualité de votre travail ».

* *

Ah ! quelle belle vie serait la nôtre si nos actes, ô mon Dieu, étaient faits pour votre gloire, par amour

pour vous ! Si nous songions, avant chacun d'eux, et pendant qu'il s'accomplit, à lever nos regards vers vous et à vous dire : « Mon Dieu, je vous l'offre ». C'est vraiment alors que nous serions unis à vous sur la terre, comme nous devrions l'être, et que nous nous sentirions toujours prêts à aller là-haut, consommer cette union dans la béatitude !

Aidez-nous, ô mon Dieu, à mettre en pratique, tant que durera notre passage ici-bas, le conseil de votre Apôtre : « Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, soit que vous fassiez quelque autre chose, faites tout pour la gloire de Dieu ».

CAUSERIES LITURGIQUES

XV

LES GRANDES FÊTES DE L'ÉGLISE APRÈS LA PENTECÔTE *(suite)*

II. — La fête du Sacré-Cœur
(Histoire)

Pour bien comprendre la portée liturgique de la fête du Sacré-Cœur, il faut rappeler brièvement l'histoire de la dévotion au Sacré-Cœur et l'enseignement de l'Eglise relatif au culte dû au Sacré-Cœur.

* *

D'une manière très générale, on doit dire que le cœur de Jésus, transpercé par la lance du soldat, au moment même où s'achevait sur la croix le mystère de la Rédemption, nous apparaît comme le symbole de l'amour divin et humain de Jésus pour les hommes.

1° De tout temps, cet amour infini du Rédempteur a été l'objet de la reconnaissance et de la louange des chrétiens. Pendant les premiers siècles de l'Eglise, on regarde le côté percé, d'où sortait l'eau et le sang, comme une source de grâces où les âmes doivent puiser. On s'y réfugie comme dans un lieu d'union à Jésus, mais on ne distingue pas encore le cœur de la poitrine ouverte.

C'est au Moyen Age que le cœur est désigné expressément. S. Anselme parle de la charité du Cœur de Jésus envers nous et S. Bernard dit que le secret de ce Cœur est découvert par la blessure du corps. Notre liturgie actuelle a emprunté, pour l'office de la fête du Sacré-Cœur, un sermon attribué à S. Bonaventure (XIII^e^ siècle), sermon qui exalte la douceur, la bonté du Cœur de Jésus et la suavité de la dévotion envers ce même Cœur. Vers la fin du même siècle et au début du XIV^e^, sainte Mechtilde et sainte Gertrude se font pour ainsi dire les prophétesses et les propagatrices d'une dévotion qui commence à se répandre dans les grandes familles religieuses, bénédictines et cisterciennes, franciscaines et dominicaines. Dès le XV^e^ siècle, on commence à comprendre que les vertus du Cœur de Jésus doivent inspirer et diriger la vie spirituelle, non seulement chez quelques âmes privilégiées, mais dans l'ensemble des chrétiens. Au XVI^e^ siècle, le chartreux Lansperge et Louis de Blois se font les apôtres de cet ascèse qui demande au Cœur de Jésus de purifier et de perfectionner nos œuvres.

La dévotion au Sacré-Cœur est d'ores et déjà implantée dans l'Eglise, si elle a gardé surtout un caractère individuel, elle commence déjà cependant à revêtir un aspect social.

* *

2° Cet aspect social se manifestera davantage, à mesure que la *dévotion* se transformera en *culte* public. L'initiateur de ce culte est vraiment S. Jean Eudes. Dans son décret de béatification, 11 avril 1909, ce saint prêtre est appelé par Pie X « le père, le docteur, l'apôtre » de la dévotion au Sacré-Cœur. En effet, fondateur de la congrégation (hommes et femmes) des Cœurs de Jésus et de Marie, Jean Eudes avait d'abord associé dans une fête unique les deux Cœurs « qui n'en font qu'un moralement » ; mais, en 1670, il établit une fête spéciale du « Cœur adorable de Jésus » et la fixa au 20 octobre pour ses deux Instituts religieux.

L'idée d'un culte public, rendu officiellement au nom de l'Eglise au Cœur de Jésus, était en germe dans les pieuses initiatives de Jean Eudes ; elle allait bientôt passer dans l'ordre des réalisations, à la suite des révélations faites à sainte Marguerite-Marie.

3° Dans la dernière des grandes apparitions, le jour octave du Saint-Sacrement 1673, Notre-Seigneur avait demandé l'institution d'une fête spéciale en l'honneur de son Cœur sacré, le vendredi qui suit immédiatement l'octave du Saint-Sacrement. Contrairement à ce qui s'était passé pour l'institution de la fête du Saint-Sacrement, l'autorité apostolique hésita longtemps avant d'accorder la solennité demandée. Sans doute, la fête du Sacré-Cœur est célébrée dès 1685 et 1686 à Paray et à Moulins, mais une messe spéciale n'est pas encore approuvée par la Congrégation des Rites. Le diocèse de Langres prend l'initiative d'un office et d'une messe. En 1720, lors de la peste de Marseille, l'évêque de cette ville, Mgr de Belzunce consacre son diocèse au Sacré-Cœur et y établit la fête. Mais Rome se refusa toujours à prendre une décision officielle. Ce n'est qu'en 1765, à la demande des évêques polonais, que Clément XIII approuve la messe *Miserebitur* et l'office pour la Pologne. La reine de France, Marie Leczinska insista auprès des évêques français pour que la fête fût établie dans le royaume. Presque tous les diocèses l'adoptèrent alors, mais la fête n'était encore que concédée, non prescrite. A la demande des évêques français, Pie IX (12 août 1856) la rendit obligatoire dans toute l'Eglise sous le rite double majeur.

* *

On sait que Léon XIII a élevé la fête du Sacré-Cœur au rite double de 1^re^ classe et que Pie XI, accordant à la fête une solennité plus grande encore (octave privilégiée de 3^e^ ordre), a imposé un texte nouveau à la messe (messe : *Cogitationes),* complété l'office, et prescrit, au jour de la fête du Sacré-Cœur, une amende honorable à réciter devant le Saint-Sacrement exposé.

ALLOCUTION DE MARIAGE

II

GRANDEUR ET DEVOIRS DU MARIAGE CHRÉTIEN

Mon enfant, mon cher ami,

Il y a quelques années, en cette même église, je bénissais, mon cher ami, le mariage de votre sœur et voici qu'aujourd'hui l'amitié dont m'honorent vos deux familles, m'amène à occuper encore dans cette cérémonie la place qui revenait de droit à votre cher Curé. J'en suis bien, je vous l'avoue, quelque peu

confus ; mais je connais pour l'avoir expérimentée toute sa bienveillante indulgence, je sais son désir d'être en tout agréable à ses paroissiens ; il n'en convient pas moins que ma première parole au début de cette cérémonie soit pour lui exprimer ma bien respectueuse gratitude.

* *

Vous allez donc, mon enfant, et vous, mon cher ami, accomplir dans un instant l'acte le plus important de votre vie, dont dépend pour une bonne part votre bonheur ici-bas, dont dépend certainement votre bonheur dans l'autre monde. Et à l'instant où vous vous lierez l'un à l'autre par des serments irrévocables, je lèverai la main au nom de Dieu pour bénir et pour consacrer en vous et par vous la constitution d'un nouveau foyer qui devra être chrétien dans toute l'acception du terme.

Vous mon cher ami vous allez prendre pour compagne une jeune fille qui a grandi sous vos yeux, que vous connaissez depuis longtemps, dont vous avez pu apprécier le charme et les qualités foncières. Remerciez la Providence de l'avoir ainsi mise sur votre route. Pour vous elle va quitter cette maison paternelle où sa jeunesse a eu pour asile le cœur délicat d'une mère tendrement aimée et pour abri l'affection vigilante d'un père dévoué. Quant à vous, mon enfant, c'est avec une joie bien vive mais aussi avec une émotion bien compréhensible que vous allez voir en votre fiancé celui qui désormais sera le gardien, le guide, l'appui de votre existence; en échange des droits qu'il acquière sur vous il vous en donne sur lui et vous trouverez dans son cœur une liberté nouvelle qui compensera, et au-delà, celle que vous perdez.

Sous l'action du sacrement vos deux mains vont se tendre pour s'entraider, — vos cœurs s'unir pour s'aimer, pour s'unir à la vie et à la mort, — vos deux vies se fusionner pour se multiplier.

Laissez-moi admirer en ce moment dans vos personnes, en ce moment solennel où va vous être conféré l'auguste sacrement du mariage, les gloires et les splendeurs du mariage chrétien présidé par Jésus-Christ, sanctifié par les prières et les bénédictions de la Sainte Eglise qui vous lient à Dieu plus étroitement encore que vous n'êtes liés l'un à l'autre; laissez-moi vanter ce sacrement qui vous confère des titres de noblesse infiniment plus beaux que ceux que les hommes peuvent donner, qui joint au fardeau qu'il vous impose des grâces incomparables et vous prépare à la fois de nouvelles joies et de nouveaux plaisirs pour vous faire supporter, s'il le faut, avec plus de résignation et de courage, les épreuves très souvent inséparables, et de nos jours plus particulièrement, de toute existence humaine.

* *

1. *Vos devoirs,* vous ne pouvez pas ne pas les connaître parfaitement l'un et l'autre par l'exemple que vous avez eu sous les yeux dans vos deux familles depuis votre première enfance. Il me suffira de les évoquer en quelques mots devant vous. Vous devez *vous honorer* mutuellement comme Jésus-Christ honore son Eglise ; *vous aimer* d'un amour chrétien qui pour porter ses fruits doit avoir ses racines non seulement dans vos deux cœurs irrémédiablement enchaînés l'un à l'autre, mais encore dans votre foi et votre piété qui consacrent cet amour et les sanctifient sans cesse. Vous devrez *alléger vos douleurs et multiplier vos joies* en les partageant, supporter patiemment vos imperfections. Et si, plus tard, des jeunes vies viennent embellir votre foyer, si de beaux enfants viennent le peupler, vous devrez *les former à la vertu* comme vous l'avez été vous-mêmes par une éducation familiale foncièrement chrétienne et leur donner dès leur plus jeune âge pour modèle ce Jésus de qui vous les aurez reçus en dépôt.

2. Et c'est dans l'accomplissement quotidien de ces obligations multiples que vous goûterez *les joies* les plus fécondes et les seules qui soient vraiment durables. Ces joies elles vous viendront de votre affection chrétienne dont la constance sera supérieure à tous les accidents de la vie ; elles vous viendront de l'harmonie de vos volontés et de vos sentiments qui opérera la fusion de vos âmes : elles vous viendront de la fraternité de vos croyances et de votre piété qui donnent aux faibles attachements de ce monde quelque chose de la durée et de la solidité des amours divines ; elles vous viendront enfin de ces joyeux berceaux qui, en donnant des chrétiens à la terre, préparent des élus pour le ciel.

3. C'est également dans l'accomplissement quotidien de votre devoir et dans votre affection mutuelle bien sincère parce que parfaitement chrétienne que vous puiserez *la force de supporter* les épreuves de tous genres et les douleurs qui martyrisent quelquefois si cruellement les âmes. Inutile d'insister sur ces épreuves ou sur ces douleurs. Dieu dans sa bonté nous les évite parfois ; en d'autres cas il ne permet même pas que nous les pressentions et il nous les laisse ignorer jusqu'au moment où elles nous atteignent. A notre époque surtout et à l'aurore d'une vie qui veut être pleinement chrétienne, sachons nous en remettre sur ce point à sa Providence toujours si paternelle. Ne lui demandons qu'une seule grâce, celle de faire face toujours, en époux chrétiens, à la situation quelle qu'elle soit. Certes, il ne dépend pas le plus souvent de nous d'écarter de notre chemin les événements qui peuvent nous être contraires, mais il dépend toujours de nous dans une certaine mesure du moins de transfigurer nos souffrances ou nos épreuves. Il suffit pour cela de faire appel à la foi qui réconforte, aux sacrements qui fortifient, à la prière qui console et franchit les limites de l'espace et du temps. L'Esprit-Saint n'a-t-il pas dit qu'un faisceau composé de trois éléments se brise difficilement ? Or vous êtes déjà deux ; il ne vous restera plus qu'à mettre entre vos deux âmes le cœur de Jésus pour en cimenter l'alliance indissoluble et dès lors vous serez invincibles.

* *

Puissiez-vous, mon enfant et vous mon cher ami, donner à la Sainte Eglise et à vos bien-aimés parents ce spectacle si édifiant et si consolant ! Il leur montrera chaque jour de plus en plus que cette vaillance dans la vie, que cette abnégation au service des leurs et d'autrui qu'ils contemplèrent eux-mêmes chez leurs parents au temps de leur jeunesse et de leur âge mûr revivent en vous de façon parfaite.

Et, ne vous semble-t-il pas, ma chère enfant, qu'en cet instant solennel doivent se pencher amoureusement sur ce foyer que vous allez fonder, ces âmes de feu qui ont consacré toute leur vie au service de l'Eglise et des âmes et qui au cours de leur lon-